

Étranger à Berlin

© 2009 pour l'édition originale,
parue chez Bloomsbury sous le titre
Ausländer
Bloomsbury Publishing Plc,
36 Soho Square, Londres, W1D 3 QY
www.bloomsbury.com

© du texte, Paul Dowswell 2009
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© 2009, naïve
9, rue Victor-Massé – 75009 Paris – www.naive.fr
Loi 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal : second semestre 2009
NL144 – N° d'édition : 144
ISBN : 978-2-35021-192-3

Paul Dowswell

Étranger à Berlin

Traduit de l'anglais par Nathalie Peronny

naïve

Chapitre I

*Varsovie,
2 août 1941*

Piotr Bruck grelottait en attendant son tour avec une vingtaine d'autres garçons dénudés dans le long couloir exposé aux courants d'air. Il avait maladroitement roulé ses vêtements en boule et les pressait contre sa poitrine pour se tenir chaud. Le ciel était couvert, en cette journée d'été, et la pluie tombait sans discontinuer depuis le petit matin. Le jeune garçon maigre qui se tenait juste devant lui avait la chair de poule jusqu'aux épaules. Lui aussi tremblait, de froid ou de peur. À l'extrémité de la file d'attente se trouvaient deux hommes en blouse blanche assis à une table. Ils examinaient brièvement chacun des garçons à l'aide d'instruments étranges. Certains étaient ensuite envoyés vers une pièce située à gauche de la table. D'autres, sans plus d'explications, étaient dirigés vers la porte de droite.

Piotr, comme le reste du groupe, avait reçu l'ordre de se taire et de ne pas regarder autour de lui. Il s'efforçait donc de garder les yeux rivés droit devant. La peur qui l'habitait était si forte qu'il se sentait presque détaché de son propre corps. Le moindre mouvement lui semblait forcé, artificiel. Le seul détail qui le ramenait à la réalité était sa vessie douloureuse. Piotr savait qu'il était inutile de demander la permission d'aller aux toilettes. Quand les soldats avaient débarqué à l'orphelinat pour arracher les garçons de leurs lits et les entasser dans une camionnette, il leur avait déjà demandé. Mais cela lui avait uniquement valu une gifle au-dessus de l'oreille pour avoir osé parler sans autorisation.

Ces hommes étaient déjà passés une première fois à l'orphelinat deux semaines auparavant. Depuis, ils étaient revenus souvent. Ils emmenaient parfois des garçons, parfois des filles. Dans le dortoir surpeuplé de Piotr, certains se réjouissaient de ces départs à répétition. « Ça nous laisse plus à manger, plus de place pour dormir, où est le problème ? » avait déclaré l'un de ses voisins de lit. Seuls quelques-uns en revenaient chaque fois. Les rares qui acceptaient de parler révélaient du bout des lèvres qu'on les avait mesurés et pris en photo.

Un peu plus loin, au fond du couloir, se tenait un petit groupe de soldats en uniforme noir – celui orné d'insignes en forme d'éclairs au niveau du col. Certains avaient des

chiens, de féroces bergers allemands tirant avec nervosité sur les chaînes qui leur servaient de laisses. Piotr avait déjà vu des hommes de ce genre. Ils étaient venus dans son village pendant les combats. Lui-même avait vu de ses yeux de quoi ils étaient capables.

Un autre homme les observait. Il portait le même insigne en forme d'éclair que les soldats, mais épinglé à la poitrine de sa blouse blanche. Il se tenait juste devant Piotr, grand, impressionnant, les mains derrière le dos, à superviser l'étrange procédure. Au bout d'un moment, il se retourna et Piotr vit qu'il était équipé d'un petit fouet d'équitation. Ses cheveux sombres et raides lui retombaient mollement sur le sommet du crâne, mais il était rasé sur les côtés, à l'allemande, sept ou huit bons centimètres au-dessus des oreilles.

À mesure que les garçons défilaient, il les observait derrière ses lunettes cerclées de noir et marquait son refus ou son approbation d'un simple signe de la tête. La plupart des candidats étaient blonds, comme Piotr, mais certains avaient les cheveux légèrement plus foncés.

L'homme avait la prestance d'un médecin, mais l'image qu'il évoquait à Piotr était surtout celle d'un fermier en train d'examiner ses cochons pour savoir lequel lui rapporterait le plus d'argent au marché du village. Il croisa son regard et, d'un claquement de ses petites lèvres sèches

assorti d'un geste de l'index, l'homme lui ordonna de regarder droit devant lui.

Piotr n'était plus qu'à trois mètres de la table. Il percevait même des bribes de conversation entre les deux hommes assis derrière : « Pourquoi nous a-t-on amené celui-là ? » Puis, plus fort, à l'attention du garçon qui se tenait devant eux : « À droite, plus vite que ça, sauf si tu veux tâter du talon de ma botte ! »

Piotr fit un pas en avant et vit que la porte de droite menait vers un autre couloir ouvert au fond sur l'extérieur. Voilà qui expliquait le courant d'air. Une camionnette bâchée attendait juste devant la sortie ; on y distinguait de jeunes visages maussades et des gardes armés de fusils à baïonnette. Piotr sentit un coup sec à l'arrière de son crâne. « Regarde devant toi ! » lui aboya un soldat. Sous l'effet de la peur, le jeune garçon crut que sa vessie allait lâcher.

Une boîte à archives était posée sur la table. On pouvait y lire l'inscription suivante, tracée au feutre noir :

BUREAU POUR LA RACE ET LE PEUPEMENT

Piotr était désormais au pied du mur, et il pria de toutes ses forces pour ne pas être envoyé du côté droit. L'un des hommes en blouse blanche le fixa droit dans les yeux. Puis il lui adressa un sourire et se tourna vers son collègue, qui était en train de saisir un objet ressemblant à une paire

de tenailles. Il y en avait plusieurs modèles différents sur la table. On aurait dit d'inquiétants outils chirurgicaux, sauf qu'ils ne servaient ni à écarter les plaies ni à procéder à des incisions. Ceux-là avaient des centimètres gravés le long de leurs pinces en acier chromé.

« Pas besoin de se casser la tête, glissa l'homme à son collègue. On dirait le gamin sur l'affiche de la *Hitlerjugend*¹. »

Ils placèrent les tenailles juste au-dessus de ses oreilles, afin de mesurer son visage. Avec un sourire, l'homme lui désigna la porte de gauche. Piotr obéit. D'autres garçons attendaient dans la pièce, tous rhabillés. Une fois sa peur retombée, il réalisa soudain qu'il devait avoir l'air ridicule, encore nu, ses vêtements roulés en boule contre sa poitrine. Il n'y avait pas de soldats dans la salle, juste deux infirmières ; l'une était corpulente et maternelle, l'autre jeune et mince. Piotr piqua un fard. Avisant une porte marquée *Herren*², il se rua aux toilettes.

Son problème de vessie enfin réglé, Piotr se sentit léger et soulagé. On ne l'avait pas envoyé à droite dans le camion bâché. Il avait atterri du bon côté, avec les infirmières. Il y avait même des biscuits, un pichet d'eau et des gobelets sur une table. Piotr s'installa dans un coin, près de la fenêtre,

1. Jeunesses hitlériennes.

2. « Messieurs ».

et s'empressa de se rhabiller. À son arrivée à l'orphelinat, les seuls vêtements qu'il possédait étaient ceux qu'il avait sur le dos. On lui en avait donné d'autres. Piotr s'était souvent demandé à qui avait appartenu son pull-over distendu, avant lui. Il espérait que son ancien propriétaire l'avait délaissé parce qu'il avait grandi, et non parce qu'il était mort.

Piotr observa les autres garçons dans la pièce. Plusieurs d'entre eux avaient des visages familiers, mais aucun n'était véritablement son ami.

Dehors, dans le couloir, il y eut un raclement contre le sol. On enlevait déjà la table. La sélection était terminée. Les derniers arrivés se rhabillaient en toute hâte, et l'aînée des deux infirmières frappa dans ses mains pour réclamer un peu d'attention.

« Les enfants ! déclara-t-elle dans un polonais maladroît teinté d'un fort accent germanique. Des messieurs très importants venir vous voir. Qui ici parle allemand ? »

Personne ne réagit.

« Allons, dit-elle en souriant. Ne soyez pas timides. »

Piotr sentit qu'elle était sincère. Il fit un pas en avant et s'adressa à elle dans un allemand impeccable.

« Eh bien, voilà un garçon intelligent, dit l'infirmière en passant son bras potelé autour de ses épaules. Où as-tu appris à parler si bien ?

– Mes parents, madame, dit Piotr. Ils parlent... »

Il se reprit, la voix tremblante.

« Ils parlaient tous les deux l'allemand. »

L'infirmière le serra contre elle tandis qu'il luttait contre les larmes. À l'orphelinat, personne ne le traitait avec tant de gentillesse.

« Comment t'appelles-tu, *mein Junge*¹ ? » Il bredouilla son nom entre deux sanglots. « Ressaisis-toi, jeune Piotr, lui murmura-t-elle en allemand. Le *Doktor*² n'est pas un homme très patient. »

À ces mots, le grand inconnu aux cheveux noirs que Piotr avait repéré plus tôt dans le couloir entra d'un pas vif. Il s'approcha de l'infirmière et lui demanda de lui désigner les garçons parlant l'allemand.

« Laissez-moi encore une minute avec celui-ci. » Elle se tourna vers Piotr. « Sèche tes larmes, mon garçon. À présent, j'aimerais que tu traduises aux enfants tout ce que va dire le Doktor. »

Elle lui pinça la joue. Debout face aux autres et terriblement mal à l'aise, Piotr attendit que l'homme prenne la parole.

Il s'exprimait d'une voix forte, usant de phrases courtes et précises pour lui laisser chaque fois le temps de traduire.

« Mon nom est Doktor Fischer. J'ai une importante nouvelle à vous annoncer. Vous avez été choisis comme

1. « Mon garçon ».

2. « Docteur ».

candidats... pour être accueillis par la Communauté nationale allemande. Vous allez subir d'autres examens... afin qu'on établisse votre valeur raciale... et qu'on détermine si vous êtes oui ou non dignes d'un tel honneur. Certains d'entre vous ne satisferont pas aux critères et seront renvoyés dans leur pays. »

Il marqua une pause et les toisa comme un maître d'école sévère.

« Ceux d'entre vous qui seront considérés comme *Volksdeutscher*, c'est-à-dire de sang germanique, seront emmenés vers la mère patrie... et trouveront de bonnes familles allemandes pour les accueillir. »

Piotr sentit un frisson d'excitation le parcourir. Mais les autres l'écoutaient les yeux écarquillés, sous le choc. Tout le monde se tut. Le Doktor Fischer tourna les talons et sortit. Aussitôt, les garçons laissèrent libre cours à leur émoi ; des cris de colère et de protestation jaillirent à travers la pièce. Le Doktor revint immédiatement sur ses pas et fit claquer son fouet contre l'embrasure de la porte. Deux soldats se tenaient derrière lui.

« Comment osez-vous manifester une telle ingratitude ? Vous allez coopérer avec mes hommes ! hurla-t-il. (Le silence retomba aussi sec.) Et ceux qui ne seront pas acceptés le regretteront très vite ! »

D'une voix forte, Piotr répéta ces mots en polonais. Il était si concentré sur son travail d'interprète qu'il ne vit

pas l'un des garçons, furieux, foncer droit sur lui. Le mécontent lui décocha un violent coup de poing en pleine tête et l'envoya valser à terre.

« Sale traître », lui cracha son agresseur avant d'être emmené par un soldat.